

Le Lieu de la liberté

Par Erri De Luca, Écrivain-Poète

J'ai grandi dans un des golfs les plus célèbres du monde, sous une montagne produite par les éruptions. La beauté de son profil vient d'une force explosive qui l'a propulsée en hauteur. Le volcan est la manifestation opposée à celle de l'attraction terrestre. La poétesse russe, Marina Tsvetaïeva l'a définie comme une « attraction céleste ». Cette enfance napolitaine m'a appris que la terre n'est pas une pierre qui a roulé à la périphérie d'une galaxie, mais une matière vivante. Je vois les montagnes comme le point culminant de sa poussée en hauteur.

C'est pourquoi, faire leur ascension en conforte la direction, les caresse dans le sens du poil. En revanche, la descente défait la montée, découd les points d'une ligne de pas, démissionne depuis l'horizon atteint.

Je suis de tempérament républicain et je décerne exclusivement aux montagnes le titre d'Altesses Royales. Ce n'est pas le cas de celles qui sont affublées d'une couronne, le plus ridicule des couvre-chefs. Ce n'est pas le cas de celles devant qui le sujet s'incline, en penchant la tête vers le bas. Les Altesses Royales, ce sont les montagnes vers lesquelles la tête se lève, la respiration se dilate et les yeux admirent leur manteau de neige.

Il y a cent ans, s'est déroulée la plus absurde des guerres sur les montagnes italiennes pour la conquête de sommets inutilisables. Les destinées militaires se décidaient dans les batailles en plaine. Une fois enfoncées les lignes défensives en aval, toutes les positions obtenues sur les montagnes étaient perdues. Dans les tranchées de la Marmolada, du Monte Grappa, de l'Adamello, du Pasubio les bombes explosaient absorbées par le silence minéral le plus indifférent. Les corbeaux, les rats et les truites des torrents alpins firent la fête.

Là-haut, la guerre fit preuve de la plus grande aliénation de l'espèce humaine envers la planète qui l'a engendrée. Aucune autre espèce vivante n'a prospéré en saccageant.

Au cours de ces cent dernières années, les montagnes ont assumé un rôle supplémentaire de lieux de paix. Assez de guerres : là-haut on peut respecter la consigne.

On les utilise comme marque de frontière, prétendant leur donner un rôle de séparation. L'alpinisme est la preuve du contraire. Deux alpinistes grimpent par des versants opposés et ils échangent en haut une poignée de mains, un salut, et non pas un contrôle de papiers d'identité. Ce sommet les réunit eux deux et les versants séparés artificiellement par des drapeaux différents. Les deux alpinistes piétinent et effacent là-haut la frontière inventée dans la plaine.

Même sans nécessité de passer par les hauteurs, les montagnes regorgent de sentiers, de passages à travers lesquels les réfugiés, les pourchassés, les contrebandiers se jouent des démarcations et des divisions. Les frontières dressent leurs fils barbelés au fond des vallées, mais les montagnes ne se laissent pas réduire à un barrage. Elles ouvrent des brèches, elles laissent passer ceux qui les traversent à pied. A pied, on va partout, à pied on conquiert les libertés.

Quand s'installent des tyrans et des dictateurs dans les villes, l'obligation de résister émigre en hauteur, va en montagne. Là, on respire l'oxygène difficile et propre de la démocratie entrée en clandestinité. Les combattants apprennent de nouveau que la liberté n'est pas une liste de droits, mais un bivouac à ciel ouvert, un campement d'égaux qui doivent recourir aux armes pour conserver leur dignité.

C'est pourquoi, les montagnes sont un territoire de résistance aux oppressions et attirent le regard et l'espoir de ceux qui ne se soumettent pas.

Au terme des lignes de ce récit, je déclare le sentiment qui a accompagné ma main sur ce cahier : la gratitude. Merci aux montagnes, à leur extranéité vis-à-vis de nous, à leur beauté intransigeante, à leurs espaces où tenter entièrement, corps et pensées, d'être libres